FEUILLETON.

LA COMTESSE DE MAULÉON.

PAR LOUIS REYBAUD.

XXXI. De quel manière il faut s'y prendre pour former les jeunes gens.—Les découvertes de la chanoinesse.

— Voilà leur manœuvre, mon fils, et elle a duré deux heures, montre en main. Que vous en semble? et n'est-il pas vrai que ce sont là des témoignages accablants?

— Ils bien mon chéri, ce sont pourtant les moindres de mes preuves; j'en ai d'autres; j'en ai les mains pleines et n'hésite que devant l'embarras du choix. Ah! ils s'imaginaient m'échapper! M'échapper, à moi? Voilà une présomption bien grande. Pendant que vous dormiez, Népomucène, moi je veillais: il n'y a que les femmes pour soutenir de tels rôles. Voulez-vous savoir ce que j'ai découvert encore? le voulez-vous?

— Volontiers, chanoinesse, vous m'intéressez vivement.

— Mon cher, pour obtenir les choses, il faut y mettre le prix: ce mot vous explique tout. Lorsqu'il s'est agi de pénétrer les secrets de Mauléon, qu'ai-je fait? J'ai obéi à ce principe avec une grandeur exemplaire. En face de l'hôtel se tient un commissionnaire en possession d'une médaille, et, par conséquent, de la confiance du gouvernement. Je l'ai suborné à prix d'or. Qui veut la fin veut les moyens. Ah! c'est qu'une fois engagée, je ne recule plus. J'y aurais mangé ma garderobe, mes violettes à vendre et jusqu'à mes quatre portraits. Voilà comment je sais. J'ai donc suborné cet homme à prix dor; chacun de ses rapports lui est payé à raison d'un franc cinquante centimes, et j'y ajoute un verre de boisson: c'est faire verser la mesure des sacrifices. Maintenant, savez-vous ce que j'en ai recueilli?

— Dites, chanoinesse, vous piquez ma curiosité.

— Je le crois, mon cher, on le ferait à moins. Un franc cinquante centimes par renseignement sans compter les liquides. J'aurais donc de magnificence; aussi était-je bien servie, comme vous allez voir. Cet homme, qui m'est vendu, me tient, jour par jour, minute par minute, au courant des mouvements de l'hôtel. Votre Lucien n'en bouge plus. Dans les débats, il s'y rendait à des heures décentes, à salon ouvert et comme le commun des humains! Entre l'entrée et la sortie, il ne s'écoulait qu'un intervalle raisonnable et de nature à éloigner le soupçon. Plus tard, les station sont devenues plus longues, et on l'a reçu à des heures de faveur, par privilége et les importuns exclus: des grandes entrées il est passé aux petites. C'est le mot de mon espion, et il s'y connaît, tout Auvergnat qu'il est. Aujourd'hui enfin, votre jeune homme en est arrivé à ce degré d'assiduité qui laisse le champ libre aux conjectures. Croyez-m'en, mes derniers rapports sont formels. Il est admis à toute heure, le soir surtout et dans les jours fériés. Il faut entendre mon Auvergnat à ce sujet; le drôle s'exprime avec une liberté qui semble invétérée chez lui et qui ne peut naître que d'une longue expérience. Mes liquides n'y gâte rien non plus. Ainsi, mon cher, voilà les faits dans toute leur simplicité, voilà les rapports de ma police. Plus de doute, il est dans les serres de la dame; que comptez-vous faire pour l'en tirer?

— Moi, chanoinesse! et que voulez-vous que je fasse?

— Vraiment, c'est ainsi que vous le prenez avec cet air dégagé! Vous, son ami; vous, son tuteur! Népomucène, Népomucène, vous me feriez douter de vos sentimens pour lui. Quoi, vous l'abandonneriez à cette femme! Vous le lui livreriez sans défense, si jeune, si inexpérimenté! Elle pourrait donc le déchiqueter tout à l'aise, broyer son cœur et le rejeter flétri, jouer avec ces élans naïfs et sincères, consommer cet échange où elle prend tout sans rien donner en retour. Elle ferait cela, Népomucène, et vous le souffririez! et vous laisseriez accomplir cet attentat sans essayer de le prévenir! Ah! qui l'eût cru de vous?

L'heure était trop avancée pour que je pusse suivre Eulalie dans les régions où elle voulait m'entraîner: le sommeil me gagnait et je n'avais plus de force pour la controverse. D'ailleurs, la voiture venait de s'arrêter; nous étions à la porte de son logis: il ne me restait plus qu'à prendre congé d'elle.

— Chanoinesse, lui dis-je en l'accompagnant jusqu'à l'escalier, ce n'est plus entre deux ou trois heures du matin que je fais du sentiment. Ces beaux temps sont loin. Nous recauserons de tout cela, et nous aviserons. Pourquoi ces reproches? Vous savez bien que Lucien m'est cher et que rien ne me coûtera pour l'arracher des mains où il est.

— A la bonne heure! répliqua-t-elle, voilà une bonne parole. Touchez-là; je retire ce que j'ai dit de désagréable pour vous. Mais sachez bien, Népomucène, ajouta-t-elle en s'animant de nouveau, que j'irai jusqu'au bout, quoi que vous fassiez; j'irai avec ou sans vous, peu importe. Vous voyez que les sacrifices ne me coûtent rien. J'y viderai ma bourse, j'y viderai ma cave, j'y laisserai tout ce qu'il faudra; mais je me vengerai, du moins; oui, jour de Dieu! je me vengerai!

A l'appui de ces mots, l'irrascible nuse agitait, en guise de torche, le bougeoir qu'elle venait de recevoir des mains du portier. Je m'esquivai prudemment, et, faute de témoin, elle se calma; c'était l'issue ordinaire de ce beau feu. Exhalant sa plainte dans un dernier soupir, elle gagna alors son entresol et courut ensevelir au fond de son alcôve ses émotions et ses plans de guerre, plus remplis de bruit que d'effet.

XXXII. Où l'on signal un nouvel indice qui n'est point à dédaigner.—Les impressions d'une femme illustre.

Les renseignements qu'avait recueillis Eulalie n'étaient pas de ceux que l'on accepte sans contrôle, et il se pouvait que sa police y eût mis du sien: c'est inhérent à l'institution. Les Auvergnats sont si madrés! celui-ci avait vu clair dans les haines de la chanoinesse, et il y abondait pour qu'elle regardât de moins près au salaire et à la boisson. Un tel calcul était digne d'un enfant du Cantal. Cependant au-

— Vous y êtes! et notre Lot aussi! et notre Quercy! et nos belles montagnes! Tout cela à cause de vous, heureux mortel!

Il n'en voulut pas entendre davantage et me quitta furieux.

XXXIII. Où les choses s'embrouillent d'une furieuse manière.—Une proposition délicate.

A la suite de cette petite scène, je restai près de quinze jours sans voir Lucien: éviderment, il me boudait. J'allai frapper trois fois à sa porte: trois fois on me dit qu'il venait de sortir. Il est vrai qu'il se tenait moins que jamais chez lui et qu'il était toujours en campagne. L'Auvergnat aux gages de la chanoinesse assurait qu'il passait une partie de ses journées à l'hôtel Mauléon, et qu'à moins d'y avoir son bonnet de nuit il n'était pas possible d'y vivre sur un pied de familiarité plus complète. D'autres rapports analogues m'arrivaient de divers points: ceux-ci l'avaient vu au bois dans la voiture de la comtesse, ceux-là au théâtre, dans sa loge, un jour de grande représentation. Ainsi l'intimité se confirmait. Et pourtant il circulait des versions opposées venant de gens au courant des choses, et qui contribuaient à entretenir un peu d'incertitude dans mon esprit.

Voici dans quels termes et de quelle part. On disait avec une certaine affectation que Lucien n'était là qu'en guise de chandelier et pour masquer des feux bien autrement sérieux que les siens; on disait qu'il en était pour ses assiduités que la comtesse se servait de lui en le jouant. On ajoutait qu'avec un caractère moins naïf et une candeur moins entière, il se serait déjà aperçu de ce manége qui se poursuivait à ses dépens et presque sous ses yeux. Tels étaient les propos, et la position de ceux qui les tenaient n'en faisait qu'accroître la gravité. C'étaient des habitués de l'hôtel, des personnages importants, des hommes répandus dans le monde. Leur persistance à propager ces bruits indiquait suffisamment qu'il s'y attachait un certain intérêt, et peut-être, en bien cherchant, en rapprochant les faits en s'aidant des circonstances, aurait-on découvert au fond de tout cela une main prudente et avisée, celle de Mme de Mauléon. J'ajoute que rien ne m'en a donné la preuve et que j'en suis resté sur mes conjectures.

Mais que faire dès lors? à qui se fier? laquelle des deux versions admettre? Lucien était-il heureux? était-il joué? Voilà le problème. D'un côté, rien de plus naturel que de croire à un caprice de la comtesse: mon jeune homme était fait pour l'inspirer et par bien des détails il tenait du héros de roman. Cette adoration née dans la solitude et nourrie d'hommages silencieux, ce culte en plein air et le grave accident qui en avait été la suite, tout témoignait pour lui, lui ouvrait les voies, les servait de titres, même avant qu'il se fût déclaré. Quels gages pouvait-on exiger de plus, quelles preuves, il avait tout fourni d'avance et sans espoir de retour. Puis, où est le cœur, même le plus blasé, qui résiste aux élans d'une véritable passion! et les plus blasés ne sont-ils pas ceux qui prennent le plus de goût aux premiers épanouissements de l'âme? Ainsi, vingt motifs existaient pour que les choses eussent marché toutes seules et rapidement. Quelle objection y aurait pu faire la comtesse? La crainte d'un amour trop sérieux: le cas était rare, et, pour une fois, elle en pouvait courir la chance.

Et, cependant, rien n'était moins démontré que le succès de Lucien. Ne pouvait-il pas avoir commis quelqu'une de ces maladresses que les femmes ne pardonnent pas? Ne pouvait-il pas avoir rencontré quelque rivalité puissante? La comtesse avait à ses pieds des hommes doués des plus nobles et des plus brillantes facultés de l'esprit! Les délaisserait-elle pour un enfant obscur, sans nom, arrivé à peine de sa province? Se résignerait-elle à déchoir jusque-là? Le pourrait-elle entourée comme elle l'était et assiégée de conseils hostiles à cet amour de fantaisie? Le doute était permis, et les bruits qui couraient y ajoutaient un crédit nouveau. Si bien qu'après avoir pesé ces choses avec un soin minutieux, j'en revenais à l'alternative que je m'étais posée dès le début et me trouvais dans l'impossibilité de conclure. Est-il heureux? est-il joué? Peut-être était-il l'un et l'autre.

J'en étais là de mes incertitudes, lorsqu'un matin Lucien vint de lui-même chez moi. Il y avait un temps infini qu'il ne m'avait fait cet honneur, et il était facile de deviner qu'un motif pressant l'entraînant seul à cette démarche. J'eus néanmoins à le voir un plaisir réel. L'histoire de l'enfant prodigue est toujours vivante; elle est un peu l'histoire du cœur humain. On aime les ingrats, on les regrette, quoi qu'ils fassent, et au premier retour, on oublie tout pour tuer le veau gras. A défaut de veau, j'offris à Lucien de partager les beefsteaks qu'on venait de me servir. Avec quelques huîtres et un sauterne reserve pour les grands jours, nous avions la base d'un dejeuner de famille. Le jeune homme s'excusa: il ne semblait pas avoir le cœur aux festins; comme je n'avais aucun motif d'infliger cet affront a mon frugal ordinaire, je m'assis et attaquai ce que j'avais sous la main.

— Vous êtes rare comme les beaux jours! lui dis-je. Auriez-vous besoin de moi, Lucien?

— Oui, mon cousin, me repondit-il. Mais achevez, rien ne presse.

Jamais je ne l'avais vu si solennel. Le visage était calme, quoique pâle; on y lisait un sentiment de resolution très vif et très arrete. Plus je l'examinais, plus je voyais qu'il s'agissait d'un acte serieux, conçu et accompli avec un certain apprêt. Afin de m'en assurer plus promptement, j'abrégeai mon modeste repas, et, lorsque tout fut en ordre, je m'assis près de lui.

— Eh bien! lui dis-je, de quoi s'agit-il?

— Il s'agit d'une affaire d'honneur, me répondit-il avec un calme qui n'avait rien d'affecté.

— Vraiment, Lucien! m'écriai-je. Une affaire d'honneur! Vous en êtes déjà là.

— Oui, mon cousin, me dit-il avec le même sang-froid.

De toutes les conjectures possibles, celle-ci était la plus éloignée de mon esprit; aussi accueillis-je l'ouverture de Lucien avec une surprise mêlée de crainte. D'un coup d'œil je mesurai les dangers qu'il allait courir, et ma tendresse s'en alarma.

— C'est donc pour un motif grave? lui dis-je.

— Très grave, mon cousin; vous en parleriez sans cela?

— Mais encore, Lucien.

— Assez, mon cousin, nous en causerons plus tard. Pour le moment, il n'y a qu'un mot d'utile. M'assisterez-vous, oui ou non?

— Si je vous assisterai, Lucien! m'écriai-je avec douleur. Voilà un doute qui me navre. Cruel enfant! Pour qui me prenez-vous? Parce que vous vous détachez, croyez-vous que je me detache? Moi! vous laisser engager sans que je sois présent! Mais j'irais sur mes genoux, si mes pieds s'y refusaient. Voyons, un peu de confiance, et tirons au clair tout ceci. Avec qui en avez-vous, Lucien?

— Avec le peintre Maxime, mon cousin.

— Maxime, dis-je, un ami de la comtesse de Mauléon?

— Maxime tout court, mon cousin; supprimez les qualités.

— Il se pique; donc, il est joué, pensai-je en moi-même. Soit, repris-je en m'adressant à lui; et qu'avez-vous eu avec Maxime?

— Moi! rien, mon cousin; c'est lui qui le prend mal: des airs de pacha! un ton hautain!

— Le peintre se fâche, me dis-je; alors Lucien est heureux, c'est évident. Ah! le défi est venu de Maxime? ajoutai-je à haute voix.

— Mon Dieu! mon cousin, répliqua le jeune homme avec un peu d'humeure, de lui ou de moi, de moi ou de lui, qu'importe? De tous les deux, si vous le voulez. Vous êtes bien vétilleux. Sait-on jamais, dans les querelles, qui commence et qui finit? A quoi bon, d'ailleurs? Dès qu'on se bat, tout est dit: il n'est nul besoin de tant d'histoires?

— Décidement, je m'y perds, me dis-je. Tantôt c'est lui qui boude, tantôt c'est le peintre. Est-il heureux? est-il joué? C'est plus problématique que jamais.

Quoi qu'en pût croire mon jeune homme, il était impossible de se rendre sur le terrain sans avoir quelques détails sur l'affaire et sans connaître la manière dont elle s'était engagée. Je revins à la charge par trois fois, toujours inutilement.

— Trêve là-dessus, me dit-il, ou je prends deux militaires pour seconds.

— Mon Dieu! Lucien, un mot seulement!

— Pas une syllabe, mon cousin, pas une syllable, et allons au fait. Je puis compter sur vous, n'est-ce pas?

— En doutez-vous, Lucien?

— Non, mon cousin, je n'en doute pas; je connais trop votre cœur! Merci mille fois! Et vous chargez-vous de trouver l'autre témoin?

— Soit! Lucien.

— Eh bien! voilà nos arrangements pris. Ce soir, nous fixerons l'heure et l'endroit. D'ici-là, ayez un ami; tout le reste me regarde. A ce soir.

Il me quitta sur ces mots sans que sa fermeté se fût un instant démentie. Resté seul, je me mis à réfléchir sur ce qui venait de se passer. Décidement, il était impossible de rétablir un peu de confiance entre ce jeune homme et moi. Même pour un cas sérieux et malgré les efforts les plus vifs, je n'avais pu obtenir de lui autre chose que des défaites. Il me traînait à un rendez-vous d'honneur où sa vie était en jeu, où ma responsabilité était engagée, sans me fournir l'ombre, les apparences d'une explication. Il m'obligeait à marcher, bon gré mal gré, sans tenir compte de mes scrupules et sous la seule menace de se passer de moi. C'était abuser: tout autre, à ma place l'eût abandonné à ton destin. Ma tendresse fut la plus forte, et d'ailleurs, je ne lui imputais que la moindre partie de ces torts. Derrière ceci, c'était encore la comtesse que je voyais: elle poussait cet enfant vers tous les excès, vers toutes les violences. Mais comment? mais à quelle occasion? Je me serais battu la tête contre les murs, tant j'en étais intrigué et déconcerté. Et puis, j'en revenais à mon éternel refrain: Où en est-il avec elle?

XXXIV. Comment le chevalier Rigobert envisage l'institution du duel.—Une nouvelle manière de plumer les canards.

Il ne me restait qu'un petit nombre d'heures pour tenir la parole que j'avais donnée à Lucien. L'affaire dont il m'avait chargé n'était pas de celles que l'on pût remettre; il fallait y pourvoir sur le champ et sans désemparer. Un second témoin? A qui m'adresserais-je? Les noms ne manquaient pas; il m'en vint dix à l'esprit, mais tous hors du cercle des relations de Lucien: c'eût été alors des explications à fournir, et je voulais agir comme lui, en être sobre. Cette réserve limita nécessairement mon choix. Enfin, je songeai au chevalier Rigobert: c'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Le chevalier connaissait Lucien; ils avaient battu ensemble le pavé de Paris; les préliminaires étaient donc supprimés en le prenant pour témoin. Il ne restait plus qu'à obtenir son acquiescement, et, dans ce but, je me rendis à l'instant chez lui.

Ma chance fut heureuse, je l'y trouvai. Il était dans son cabinet de travail et assis devant une table chargée de livres. A le voir au milieu de ces instruments d'érudition, on l'eût pris pour un bénédictin, et son air pensif n'eût pas démenti cette hypothèse. L'aspect de la table y aidait aussi: elle était parsemée de petits fragments de papier couverts d'une écriture très menue, et, quand j'entrai, Rigobert achevait de verser ses pensées sur l'un de ces feuillets. Je ne mis pas en doute que ce ne fût la substance des nombreux volumes qu'il venait de dépouiller, et, pour entrer en matière je lui débitai là-dessus un petit compliment.

— Que voulez-vous? mon cher, me répondit-il; il faut bien s'entretenir la main: autrement, on se rouille. J'ai là du varie, et pour dix journaux au moins.

— Comment! pour dix journaux? lui dis-je. Ces petits carrés de papier?

— Plus c'est petit, mon cher, plus ça a de chance de passer. Ils sont si regardants aujourd'hui! A les croire, on peut tout resumer en quelques mots. Aussi comme ils biffent, comme ils biffent! Adieu les épithètes! on n'en souffre plus; il faut se contenter des substantifs, et encore choisir les plus courts. C'est un metier perdu, Népomucène; on ne peut plus parler carrément de soi.

Je commençais à comprendre; le chevalier ne dérogeait pas; son travail d'érudition consistait à soigner sa gloire: dans le silence du cabinet, il lui preparait des aliments.

— Des notes, mon cher, reprit-il en me montrant ces manuscrits épars, toujours des notes! sur dix, il en passe bien une, et c'est tout profit! Si vous saviez quel art j'y mets et comment j'en varie les formes! de l'annecdote, du drame, enfin une poétique dans toute l'acception du mot. C'est au point qu'on cherche là-dedans où se cache le but de la chose, le Rigobert, et c'est tout au plus si on le trouve.

Je n'étais pas venu près du chevalier pour qu'il m'enseignât les finesses de son industrie; un autre motif m'amenait, plus grave que celui-là. Je m'ouvris donc à lui, et, dès les premiers mots, il s'empara de ma démarche avec une chaleur et un entraînement que j'avais de la peine à m'expliquer. La proposition lui sourit si bien, qu'il ne put tenir en place; il se leva, repoussa son fauteuil et parcourut son cabinet en long et en large, comme s'il eût fait une découverte inattendue.

— Bien imaginé, dit-il, bien imaginé!

— Comment cela? répondis-je, et qui vous fait parler ainsi? Bien imaginé. Vous croyez donc qu'on imagine ces choses-là! Mais ce n'est que trop réel! Ce jeune homme est engagé dans une fâcheuse affaire: un duel tout ce qu'il y a de plus sérieux.

— Un duel sérieux, Népomucène? aujourd'hui! par les platitudes qui courent! Vous me prenez donc pour un lycéen.

— Chevalier, ne plaisantons pas!

— Un exercice matinal, voilà tout, mon cher une course avant déjeûner, pas autre chose.

— De tels propos, quand la vie d'un homme est en jeu!

— Est-ce qu'on se tue encore? Où avez-vous vu qu'on se tuât? Personne ne se tue. Quand on se bat, c'est par mesure de santé.

— Assez, chevalier, je vois que nous ne nous comprenons pas. Songez donc qu'il s'agit d'un jeune homme, et que c'est le premier acte essentiel de sa vie: songez qu'il a un caractère altier et un cœur impétueux, qu'il apporte en toute chose cette ardeur de vingt ans contre laquelle votre ironie viendra échouer. Songez à tout cela, Rigobert, et ne vous étonnez pas que je sois moins assuré que vous.

— Alors, bien joué, mon cher! aussi bien joué que bien imaginé! La mise en scène y gagne, et nous aurons un succès d'atendrissement. Non, Népomucène, vous avez beau vous refuser aux éloges, c'est divinement imaginé.

— Ah ça! chevalier, en avez-vous fini! Votre raillerie est trop longue et elle commence à être d'assez mauvais goût.

— Mais je ne raille pas, Népomucène; j'admire de bonne foi. Comment ne voyez-vous pas ce qu'il y a d'heureux là-dedans, de bien inventé, de bien conduit, d'avantageux pour votre jeune homme? Mais, du coup, mon cher, vous lui créez la plus belle situation qu'il soit possible de voir; en un jour, vous faites faire à sa reputation le pas de dix années; vous le mettez dans une posture qu'envieraît de vieux routiers comme moi. Vous figurez-vous le beau bruit qui va se faire dans les journaux et dans le public le lendemain de l'evenement! il me semble que j'y assiste.

— Savez-vous pas la nouvelle?

— Non.

— Le petit Lucien s'est battu.

— Vraiment z

— Oui, il s'est battu.

— C'est un brave à quatre poils.

— Il a failli recevoir quatre balles et six coups d'épee.

— Noble enfant!

— Jeune preux!

"Et ainsi du reste, et à l'infini, et d'échos en échos. Dès ce moment, mon cher, votre jeune homme est sur un tout autre pied; il a son brevet d'intrépide, et la marmaille des lettres s'incline jusqu'à terre devant lui: encore un duel, et il aura des flatteurs. Voilà, Népomucène, comment les choses vont se passer; deux cents journaux en parleront, l'événement fera le tour du globe. Un duel avec Maxime? Et vous ne voulez pas que je vous dise que c'est parfaitement imaginé!

[A continuer]

VENTE POUR TAXES.—En vertu des pouvoirs en moi investis par la loi, comme Collecteur des Taxes de Paroisse, et du Railroad, dans et pour la Paroisse de Saint Landry, moi, Elbert Gantt, Collecteur des Taxes de Paroisse pour l'annee 1853, et des Taxes de Railroad pour l'année 1854, j'exposerai en vente publique pour du comptant, sans bénéfice d'inventaire, à la Maison de Cour dans la Ville des Opelousas, Paroisse St. Landry, SAMEDI, le septième jour du mois de Juillet, 1855, commençant à 11 heures du matin, et continuant, s'il est nécessaire de jour en jour, tous les droits, titres et intérêt des enfants mineurs et héritiers de feu dame Mathilda P. Pannell, épouse de Edwin B. Scott, en la propriété ci-dessous décrite, saisie pour satisfaire les Taxes de Paroisse de 1853, et la Taxe du Railroad de pour l'année 1854, dues par les dits mineurs, à savoir:

Un certain Nègre Esclave, nommé ANDERSON, age de trente-huit a quarante ans, bon nègre de champ et charpentier d'habitation.

ELBERT GANTT, Collecteur.

OBLIGATION PERDUE—Par le soussigné, résidant à Arnaudville, une obligation contre Lucien A. Guilbeau en faveur de Arnaud frères et cendosée par Jacques Arnaud, pour la somme de trois-cent-trente-sept et 58-100 piastres. La dite obligation est datée du 22 Juin, et est payable à demande. Le public est, par ces présentes, avertis que le dit billet n'est payable qu'au proprietaire.

JACQUES ARNAUD.

LE PROGRES, Journal Quotidien, Publié à NewYork, en français seulement.

Prix d'abonnement, payable d'advance:

Un an.....$8 00 Trois mois.....$2 00
Six mois.....4 00 Un mois.....80

Les frais de poste sont à la charge de l'abonné.

M. T. Valade est l'agent du "Progrès" pour les Opelousas.

DROGUES FRAICHES.—P. LEONCE HEBRARD & CIE. viennent de recevoir un assortiment de

Drogues,
Médecines,
Verrerie,
Vernis,
Médecines Patentées,
Clysopompes (nouveau style), etc.,

qu'ils offrent à vendre, à bon marché, à leurs termes ordinaires. Mai 12.

TOUTES LES PERSONNES qui sont acquéreurs à la vente d'ALEXANDRE CLOSE, décédé, sont notifiées que le dernier paiement est dû le 1er Juin prochain, et elles sont invitées à venir à régler à échéance, avec le soussigné, à sa résidence, si elles veulent s'éviter des frais. Mai 12.

VALMONT STELLY,
Agent de l'Administratrice.

BATEAUX A VAPEUR.

PAQUEBOT ENTRE LA NLLE.-ORLEANS ET WASHINGTON.—Le steamer RED RIVER, Capt. R. J. Dorsey, bien connu dans notre navigation comme bon marcheur et excellent buteau, ayant été completement réparé, reprend sa place comme paquebot régulier entre les Opelousas et la Nlle.-Orleans, sous le commandement du Capt. Dorsey.

Le Red River continuera dans notre navigation pendant toute la saison, et transportera le frêt et les passagers aux taux ordinaires.

Dans les eaux basses, il sera remplacé par un bateau tirant moins d'eau.

Pour frêt ou passage, (ses emménagements étant des meilleurs,) s'adresser à bord ou à

ANDERSON & THOMPSON, Washington.

PAQUEBOT ENTRE LA NLLE.-ORLEANS, WASHINGTON ET LE BAYOU BOEUF.—Le bateau-à-vapeur fin marcheur et très élégant, SYDONIA, Capitaine Gustave Louaillier, expressément construit pour cette navigation, fera désormais des voyages réguliers entre les Opelousas, Washington, le Bayou Bœuf et la Nouvelle-Orléans. Il est bon marcheur, sûr, comfortable, bien construit et tirant peu d'eau. Les officiers porteront toute leur attention à satisfaire ceux qui daigneront les encourager. Pour plus amples informations, s'adresser à bord. Mars 31.

PAQUEBOT DE LE NLLE-ORLEANS ET DE WASHINGTON.—Le steamship A. FUSELIER, Capitaine John Lyons, reprend, cette saison, sa place dans notre navigation, et partira de la Nouvelle-Orléans, MARDI, le 3 April, at 5 heures P. M. Le Fuselier est un steamer de première classe, et possède une réputation comme bateau sain, dans tous les bureaux d'assurance de la Nouvelle-Orléans. Il est d'une solidité et d'une force extraordinaires, et est un des plus fin marcheurs que nous ayons dans notre navigation. Il a de bons aménagemens pour une trentain de passagers. Fret, raisonable; prix du passage, 6 piastres d'ici à la Nouvelle-Orléans et vice versa. Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à ses Agents, CHAS. DE BLANC, Nlle.-Orléans, ou à

ANDERSON & THOMPSON, Washington.

EDUCATION.

PENSIONAT ET EXTERNAT DES DEMOISELLES AUX OPELOUSAS.—Mr. et Mme. HOY, aidée par Mmlle. Hoy et Mme. De St. Ange, ont l'intention d'ouvrir le LUNDI, 12 Mars, aux Opelousas, une Pension de Demoiselles de Premiere Classe où toutes les branches nécessaires à une éducation solide et accomplie, seront enseignées.

Dans le cours d'instruction seront comprises les Langues Anglaise, Française, Italienne et Allemande, ainsi que la Musique le Dessin, la Peinture, tous les Ouvrages à l'aiguille en Soie, Chenille, etc., le Maintien, la Danse et l'Equitation.

Avec l'aide d'instructrices compétentes, et la surveillance assidue de la Directrice, le Principal, à l'espérance d'être soutenu par les habitants de la ville des Opelousas et des environs.

Les prix sont fixés par séance de vingt-et-une semaines, payables la moitié au commencement, l'autre moitié à mi-séance.

Instruction pour les élèves de classes inférieure	$20 00
do. do. 1er classes	25 00
Musique sur Piano ou Guitar	30 00
Le Dessin	15 00
Le Peinture	20 00
Ouvrage à l'Aiguelle	10 00
La Danse	12 00
Equitation	
Pension	60 00

Mme. De St. Ange étant pour le moment engagée au pensionnat de Mme. Henry, au Natchez, ne pourra s'adjoindre à cette Ecole qu'à la fin de la prochaine session. Mars 10, 1855.

AVERTISSEMENT LEGAL.

$500! TOUS CONTRIBUABLES qui n'ont pas encore payé leurs Taxes de Paroisse pour 1854 sont, par ces présentes, avertis que le soussigné fait servir maintenant sur chaque retardataire, une notice écrite et requise par la loi, et que, trente jours après le dit service, il saisira et vendra les propriétés de chaque délinquant pour le payement de ces dites Taxes.

On pourra le trouver pendant les trente jours qui suivront cette date (les Dimanches exceptés) aux Opelousas, au bureau de F. & E. N. Cullom.

ELBERT GANTT, Collecteur.

Opelousas, 5 Mai, 1855.

Prospectus of "The Opelousas Patriot."

THE UNDERSIGNED will commence the publication, in the town of Opelousas, on SATURDAY, March 3, of a Weekly Newspaper, in the French and English Languages, to be entitled "THE OPELOUSAS PATRIOT," devoted to the periodical dissemination of all intelligence of a Local, Political, Statistical and Miscellaneous character, calculated to please and inform the various classes of readers who may consult its columns.

In Politics, the "Patriot" will be Independent, but not Neutral. The Editors will freely expose to the public inspection the tendency of Public Measures and the conduct of Public Men. Renouncing such names as "Whig" or "Democrat," whether implying censure or praise, they will watch closely the current of events, with the view of commending what is good and condemning what is bad. Measures promotive of the general welfare will be advocated, irrespective of the sources whence they emanate; while the official conduct of public servants will be fearlessly but respectfully exposed to the general scrutiny, in such terms as circumstances may justify.

In the Miscellaneous department, the "Patriot" will embrace such articles as may be deemed best suited to the tastes of its readers; and these articles, whether original or selected, will be concise, brief and practical. Under this department will be included such items as have a tendency to direct public inquiry to the best means of promoting the Agricultural interests and the general business pursuits of our own Parish.

The Editors of the "Patriot" will use every exertion to impart peculiar interest to the Local department. But little is known abroad of the vast but undeveloped country embraced within the limits of the old County of Opelousas. The statistics, population, topography and general resources of this region will, from time to time, receive attention commensurate with their importance. The health, beauty and fertility of the country offer many inducements to immigration; and no pains will be spared to portray adequately these attractive features—to invite population and enterprise to our soil, in order to develop its resources and enhance its wealth.

Much care will be bestowed upon the Editorial department, and writers of acknowledged ability will occasionally contribute to its columns. In its Typographical execution, the "Patriot" will challenge comparison with its most attractive cotemporaries.

All articles of general interest, when briefly written and accompanied by the names of the writers, will be inserted; while communications of a personal character will invariably be rejected. In advancing their opinions, the Editors will do so courteously, avoiding every expression calculated to wound the most delicate sensibility.

The Editors have embarked in their enterprise with zeal and confidence, at the instance of many public-spirited friends. With a full determination to succeed, they will spare neitherindustry nor capital to win the public confidence, and to deserve general patronage.

The "Patriot" will be published at the moderate rate of Two DOLLARS AND FIFTY CENTS a year, payable in advance—thus placing it within the reach of a numerous circle of readers.

ALBERT DEJEAN,
CYRUS THOMPSON,
ALF. LIVINGSTON.

Opelousas, February, 1855.